

chapitre 2: une présélection d'embauche.

En être réduit à une présélection de 25 postes pour 250 candidats... Ah, où donc est passé le bon vieux temps des cabinets en conseils de recrutement où, dans une antichambre somptueuse, en invariable style Louis XV sans imagination, nous devisions de nos expériences professionnelles à quatre ou cinq cadres supérieurs, tout en attendant de passer, l'un après l'autre, devant un sexagénaire un peu replet, à l'onction sucrée d'un prêtre ou d'un notaire ! Mais où sont donc les neiges d'antan ?

Car, au fil des années, la situation se dégradait insensiblement, insidieusement, dans le monde flou et complexe de "l'orientation professionnelle des cadres".

Il y eut d'abord la petite révolution des tests graphologiques. On commença de plus en plus à conseiller, puis à exiger une lettre de motivation manuscrite. Bien, me dis-je, en ce temps qui n'est pas si loin, où les choses me passaient encore au dessus de la tête, jouons le jeu. Heureuse et louée fut alors ma brève passion, à treize ans, pour cet art abstrus des courbes du stylo. Quand cet engouement graphique fut bien mûr (non pour moi, et depuis longtemps comme je l'ai dit, mais pour les professionnels de l'embauche), j'écrivis avec soin toutes mes demandes, puisqu'il le fallait, les élaborant comme une épure de dessin artistique : j'évitai désormais soigneusement les marges trop grandes à droite (peur de l'avenir), les marges de gauches penchées vers le bas (refus de gérer les conséquences de ses actes) ou, pire, les marges gauches penchées vers le haut (fuite vers la mère). Je jurai ferme de ne jamais, au grand jamais, me prêter à toute écriture penchée trop vers l'arrière (pusillanimité), ou trop vers l'avant (ambition dévorante). Je refusai tout net les boucles savantes (caractère compliqué), les points trop ronds sur les i (infantilisme), ou les j sans point (distraction dans le travail). Je répétais à dix fois ma signature pour que, dans le paraphe définitif, la courbe finale ne remonte pas, fût-ce d'un millimètre, vers le dessus (dissimulation, ou peur des responsabilités), etc., etc. Je n'avais même pas le choix de prendre des cours de calligraphie, car une écriture trop parfaite est censée révéler le délire maniaco-dépressif ! Or, à ma grande surprise et malgré de considérables efforts, cela ne servit à rien. Au

contraire, de plus en plus, les lettres manuscrites m'étaient de moins en moins favorables. Scientifique comme je le suis, je voulus en avoir le coeur net.

Je me payai une consultation chez un graphologue de renom. Je dus déboursier de ma poche. Souvenez-vous, à cette époque, on n'avait pas encore reconnu le droit à la communication de l'analyse graphologique après un test, droit inaliénable de chaque citoyen français passant par cette pierre de touche (et sans le savoir souvent). J'eus bientôt le fin mot de l'énigme. Je m'étais bousillé l'écriture à prendre trop de notes de cours hâtives, du temps où j'étais étudiant. J'ai même eu un prof à Polytechnique qui, je le jure, effaçait au tableau, de sa brosse dans la main gauche, les savants symboles qu'il écrivait en même temps de la droite à la craie. D'où mes oublis, écritures penchées, et autres jambages de "m", "i", et "n" trop souvent confondus. "Le sachant, me dit l'homme de l'art, on voit que manifestement vous pensez plus vite que votre écriture. Mais cela peut vous servir !". Ouais ! Quand on est un graphologue pas pressé ! Et quand on n'a pas autant de boulot qu'un examinateur au bac dans une mégapole abritant une myriade de candidats, lesquels attendent tous, et fébrilement encore, le résultat salvateur de l'écrit. A la fin, les dernières épreuves, les dernières analyses d'écritures veux-je dire, sont uniquement scrutées, et brièvement en plus, à la loupe des principes standards, surtout si la situation veut qu'on ait peu de postes et beaucoup trop de trop bons candidats équivalents. On appelle pudiquement cela un "premier choix", en galimatias de métier. Mais le pire n'était pas là !

Il se trouve que la capricieuse nature m'a affublé d'une légère fantaisie au sujet de l'activité cérébrale des hémisphères gauche et droit. Bref, je suis né gaucher. Il m'arrive de jouer au tennis alternativement des deux mains. Et, quand je suis fatigué, j'échange volontiers le port du fleuret d'un côté à l'autre. Mais ce n'est pas autorisé dans les compétitions d'escrime. Hélas pour moi, une institutrice stupide mais dévouée (toujours dans ces cas là !) voulut me forcer, un jour de mes cinq ans, et pour mon bien encore, à écrire à droite, exclusivement à droite ! Sinistre résultat : gaucher contrarié, bégaiement à douze ans, etc. Tiens, encore aujourd'hui, marrant, je fais des perles, des permutations rigolotes de lettres de temps en temps, quand je touche au clavier, surtout quand je suis pressé. Mais un graphologue distrait, ou

de mauvaise foi (ça arrive), peut prétendre y voir un délire schizoïde larvé, se convaincre même qu'il est déclaré, bien présent mais caché à tous, sauf au "lucide" et "indispensable" praticien ! Plus impressionnant, non, que le cristal des boulogues et autres tapeurs d'avenir vague ! Quand j'ai su cela, je me fis faire un certificat par mon dévoué spécialiste, que je joins depuis à toutes mes demandes de travail. Certes, le résultat n'en fut que meilleur, nettement meilleur pour moi. On trouva qu'il était de bon ton qu'un gaucher défiât l'antique et inconsciente malédiction : dans certaines cultures anciennes, et même un peu partout en France, on pense encore (sans se l'avouer, bien sûr !), comme autrefois, que la gaucherie est le signe du diable. Et il y a toujours des "accros", aujourd'hui, à ces vieilles conneries. Je passai donc ainsi cette chicane sans trop de problèmes, et non sans suggérer vivement à Monsieur le Ministre de l'Enseignement Supérieur d'inclure, pour libérer les étudiants du dictaphone, un cours de sténographie dans le premier cycle de toutes les facultés, et un stage d'ethnologie, à la décente rémunération, pour tous ceux qui se familiariseront aux brousses du recrutement.

Puis les cadres recruteurs maigrèrent, rajeunirent, rajeunirent trop même pour que cela soit honnête. On ne proposait plus beaucoup la traditionnelle cigarette qui disait tellement sur vous ci-devant, sinon pour tester sournoisement votre nervosité et donc une éventuelle angoisse existentielle. Eh oui ! la campagne anti-tabac déferla aussi sur ce petit monde, comme toutes les autres modes, d'ailleurs. Puisqu'entichage de toute nouveauté il y avait, on se forma au langage incompréhensible, imité des travaux anglo-saxons en sciences humaines, et la dynamique de groupe finit, après une première apparition très remarquée, par perturber la conscience de tous ces grands sociologues et autres psy-machins d'entreprise. Nous vîmes alors les confidentiels cabinets devenir des mini-conférences, auto-animées par quelques poignées de malheureux candidats, tandis qu'en retrait, un témoin "objectif" attendait le couac fatal de l'un ou l'autre des rivaux en puissance, toujours à s'affronter, le tout sur conversation imposée, du genre pluie et beau temps. On choisissait en ce temps là un cadre supérieur, mais oui, comme on primait un bon artiste amateur dans un concours de danse acrobatique.

Et comme on avait de moins en moins de postes, de plus en plus de candidats, et de moins en moins de raisons valables pour les éliminer - il aurait été plus sincère de jouer cela à pile ou face ou d'organiser des

tournois de belote, ç'aurait été au moins plus gai - on vit apparaître les techniques les plus louches : physiognomie, iridologie, numérologie ; voire les moins honnêtes : espionnage de la vie privée (pour cadres très supérieurs uniquement, et en fin de choix d'un poste, vu le coût de ces prestations très spéciales), collaboration avec des cabinets de voyance (idem). J'appris même, un jour, qu'on demandait une fiche individuelle d'état civil, inutile certes, pour un travail dans le privé : c'est évidemment moins coûteux de se voir offrir sur un plateau les coordonnées astrologiques d'un candidat, que d'aller les rechercher soi-même ! Et quand on réclame une fiche familiale d'état civil, c'est encore pire : la magie cérémonielle, pour être efficace, réclame, pour le moins, le prénom de la mère.

Il ne faut pas s'étonner si, dans cette ambiance spéciale, un chef recruteur d'expérience osa avouer un jour : "si un candidat porte des chaussettes blanches, je l'élimine". Heureusement qu'il existe encore des recruteurs honnêtes qui ne cèdent pas à toute cette envoûtante ambiance illogique - semblable au discret parfum de cassolettes embaumant la fin de l'empire romain sous le tyran Dioclétien - et s'adressent plutôt à l'intuition, la valeur des candidats, les faits précis, et qui ne s'inclinent certes pas à la pression des modes, du copinage, et autres coteries d'énarques ou de sociétés "discrètes".

Quoi qu'il en soit, ce matin là, je m'attendais presque à tout, et sans doute est-ce pour cela que j'avais des chaussettes de couleur en partant.

Presque tout, il y eut, mais certes pas ce que j'avais pu imaginer. En deux ou trois ans, on renouvelle ses petites techniques dans le Recrutement des cadres, vous pouvez me croire ! Et même les grandes administrations nationales ne se trouvent point en reste d'efforts perfectionnistes. Dame, la prétention d'acquérir une efficacité à l'échelle européenne excite les têtes de tous nos grands dirigeants d'entreprise ! Et la peur du "struggle for european, or best, world life" vous met de ces rideaux épais à la bonne conscience !

Mon rendez-vous me conviait donc poliment, c'était prévisible, dans l'élégant quartier de la Défense. Élégant certes, mais du dedans, pas du dehors. Car l'architecture de tous ces beaux immeubles montre, à tous les regards, l'affligeante prétention d'un style uniforme à l'imagination

absente : du verre, du fer, du béton. Cà et là, des touches de couleurs sans nuances aux cadres des fenêtres permettent de dater ces édifices. Bleu : début 1980, rouge : vers 1985, vert pétard : à partir de 1989, etc... L'intérieur du bâtiment vers lequel je me dirigeais au milieu de tout ce concert moderniste, ne révélait qu'un hall immense avec, autour, quelques commerces de luxe. Non, pas de cravates ni d'escarpins, mais des squashes et autres piscines de remise en forme. Au milieu était un jardin Zen, ou prétendu tel, assez bien fait d'ailleurs. On l'avait conçu, je suppose, pour la méditation des cadres travaillant dans les ruches silencieuses des étages : "Rappelle-toi que ta puissance de vente peut toujours être compromise par la méthode nippone. C'est le sens de ce jardin au centre de toute notre activité", chuchotaient de temps en temps les deux saules orphelins, à chaque original attardé sous leur ramure. Et ils soupiraient sans doute, ainsi, à leur retour près du Fuji Yama. Mais leur murmure, hélas, s'évanouissait, perpétuellement couvert par un brouhaha de paroles indistinctes, mélangées d'abondance au bourdonnement plus grave des circuits d'air conditionné, résonance artificielle, magnifiée par la persévérance tâcheronne d'une acoustique fausse de pseudo-cathédrale.

Sans être hostile à toute conception moderne, je ne suis pourtant pas un incondtionnel de la petite chaumière écologique à l'orée du bois. Mais que voulez-vous, c'est beaucoup demander à un homme du sud ayant (presque) toujours vécu parmi les constructions ensoleillées, les allées bordées de cyprès caressant un ciel de pur azur, c'est beaucoup lui demander que de bien vivre, dans ces sortes de prémonitions prophétiques et pessimistes en diable, villes souterraines de lendemains de quelque horrible conflit atomique, résolument hostiles à toute environnement naturel. Ce spectacle, affligeant pour moi, venait fort mal à propos me déprimer dès le matin.

En passant près d'un grand panneau, j'appris qu'un constructeur d'ordinateurs, dont les prétentions étaient à la mesure de cette surface publicitaire, et avec qui j'avais déjà travaillé, tenait maintenant son standing dans ce même immeuble. Un clin d'oeil de mon passé. On ne vient qu'avec sa propre histoire, et l'on porte toujours avec soi toute la richesse de son expérience. J'avais trop tendance à l'oublier à chaque nouvelle possibilité d'emploi. Mais pourquoi se laisser impressionner par cette apparente grandeur ?

Je n'étais pas seul, évidemment. Nous fûmes tous reçus, au fur et à mesure des arrivées, dans une salle de conférence assez large, blanche, aux faux plafonds de placoplâtre qui cherchaient, et cherchèrent encore vainement durant toute la matinée, vu mon ennui, à se soustraire à mes regards. Au sol, une somptueuse moquette bleu d'abîme profond. Cette couleur là calme, paraît-il. Autour des chaises, les inévitables cendriers monopodes et, devant, bordant l'estrade, les non moins inévitables hévées adolescents empotés dans du plastique blanc. Point de rétroprojecteur ni de vidéo. (Le cinéma était-il ailleurs ?)

Je m'assis confortablement à une place d'où je pouvais voir toute la pièce. Nous étions au moins une cinquantaine, presque la centaine, à vue d'oeil. Certains, tout jeunes débutants, devaient avoir encore l'habitude de porter le jeans plus que le complet veston sombre et sinistre. Ils me faisaient un peu pitié, je l'avoue, car, manifestement, leur mémoire ne portait pas encore la marque dentue des jeunes loups ambitieux, décidés à émerger coûte que coûte du lot, ni la griffe des vieux ours confirmés, déjà convaincus de l'appétit des précédents. D'autres, un peu plus âgés, avaient déjà trouvé le vocabulaire, les sujets de discussion, la posture, le tailleur, et sans doute aussi le mental, de la fameuse mode "clone d'entreprise", si chère à tous nos golden boys - et dont nos jeunes et ardentes vedettes de télé ont tant parfait le modèle, ces dernières années. C'est que ça a bien déménagé, à la langue de bois, ces temps ci, voyez vous ! Peu de plus de quarante ans, hélas. Je les reconnaissais à leur pull en "v", et à leur cravate sans originalité, nouée identiquement depuis le temps des Beatles. Gens besogneux, méritoires, pour qui l'efficacité au travail compte plus que les styles de vêtement. J'ai reçu de cette classe d'âge, de cette génération même, la vraie formation : le travail sur le terrain. Et je l'en remercierai toujours. Peu de femmes non plus, sinon quelques colombines en tutu mince. Et comment, dans le milieu si machiste de l'Informatique, une femme peut-elle se tailler une place, à moins d'avoir en main les deux atouts, majeurs aux yeux de tant de chefs de service encore, les deux atouts "maîtres" qui passent toujours trop tôt à d'autres : jeunesse et beauté ?

Mais le staff qui nous était dévolu arriva soudain. C'était théâtral. Apparut un cadre dont l'aura, autant que l'attitude de ses lieutenants, montrait son grade élevé dans l'entreprise. Il était assez âgé et, dans le regard, puis le ton, se devinait une certaine inquiétude. Ce devait être

la crainte de ne pas toujours réussir à faire passer sa camelote, euh, son message, veux-je dire. Il devait avoir du travail par dessus la tête, car, après son exposé du matin, nous ne le revîmes plus de la journée. Ce n'était manifestement pas un "communiquant" de profession, bien que sa technique de présentation fût certaine. Il faisait au max, et c'était déjà pas trop mal. Malgré son assurance de grand cadre (ça s'acquiert avec les années), malgré sa belle prestation, s'échappa involontairement de son regard, un bref instant, et ce deux fois, pas plus, pendant une heure, une sorte de nuance de détresse, et je le remarquai. Je songeai : "Encore une belle énergie qu'on tente d'utiliser à contre-emploi".

Je connaissais cette technique. Si vous voulez vous débarrasser d'un grand collaborateur, rien de plus simple, malgré la ligne Maginot des lois en vigueur : vous le mettez à une cible impossible à tenir si c'est un commercial, à contre-emploi si c'est un technicien. En général, l'hypertrophie du spécialisme facilite bien les choses. Et puis vous attendez quelques mois, un semestre, ensuite vous le remerciez, vu le désastre. Voulez-vous éjecter en douceur deux cadres à la fois ? Encore plus facile ! Rendez flous, partageables et contradictoires leurs objectifs et leurs zones d'activité. Au bout d'un mois, vous verrez leurs subordonnés se mordre, au moins verbalement, dans leurs services respectifs. Au bout de trois mois, ce sont eux qui s'agresseront en chefs. Attendez qu'ils craquent d'une manière ou d'une autre, et vous trouverez un bon motif de licenciement, pour ces deux malheureux, dans leur immanquable esclandre final, à moins qu'ils ne s'exécutent, c'est le cas de le dire, auparavant. La productivité et l'ambiance dans la boîte en auront pâti. Ce n'est pas grave ! Talonnez donc leurs deux remplaçants, en redistribuant les rôles d'une manière plus logique, sous prétexte que cette réorganisation aurait déjà du, depuis longtemps, être demandée par les "autres". Veillez à choisir des successeurs de caractère sportif, pour qu'ils veuillent être le premier, le plus efficace, tout en se respectant mutuellement. En six mois ils auront comblé, et au-delà, les désastres précédents. Ainsi, en une seule petite année, votre patron, le Grand Patron, au tour de table du bilan, vous aura approuvé dans votre choix de changement, qu'il aura jugé finalement nécessaire.

Ne vous étonnez pas ensuite de trouver une épingle de radium sous le siège de votre voiture. Mais ça, c'est une autre histoire.

C'est le début d'une sordide histoire de ce genre que me renvoyait le regard du docte orateur ce matin là. Les assesseurs étaient au nombre de trois, mais n'intervinrent point. Ils ne réagissaient pas aux sentences prononcées par le "chef", mais regardaient autour de la salle, soit pour jauger le comportement à telle ou telle expression, soit pour dévisager individuellement chacun d'entre nous, l'un après l'autre. Il s'agissait des psychologues et sociologues habituels dans cette sorte de rencontres. Ils n'étaient pas assis. Mais, qui près de la fenêtre, qui près de la porte, ils ne bougèrent pas une seule fois de leur place. Dans le fond se trouvait une secrétaire, assez jolie d'ailleurs. Je savais que telle était sa fonction car, étant arrivé tôt, je l'avais vu répondre au téléphone ou remettre un papier urgent. Puis, dix minutes après, vint la jeune, à qui elle donna des ordres secs et précis. Que faisait donc une secrétaire-chef humblement assise là derrière, à côté du breakfast que la "jeune" finit discrètement par apporter à la fin de l'exposé ? N'avait-elle pas de travail urgent ? Classique : une bonne secrétaire (de direction) est d'abord une secret-taire. Elle doit tout voir. Et celle-ci était physionomiste, vous pouvez me croire, attentive à observer *derrière* ce qu'on ne pouvait voir *devant* ! Et puis, si on l'avait choisie parce qu'après son bac elle s'était égarée un an ou deux en fac de psycho, elle devait être bien à sa place ici, non ? Vous allez dire que j'extravague, mais j'en ai vu d'autres en ces milieux là ! D'ailleurs, je plains les deux pauvres malheureux qui arrivèrent au milieu de l'exposé. Pas de remarque, non, cela viendra plus tard ou jamais, mais des yeux de secret-taire dévouée (qui verront de toute façon tous les dossiers le soir) auront permis à une discrète marque de couleur jaune, indélébile, de se retrouver sur deux imprimés, marque signifiant : "retard, ne sait pas se discipliner". Ne me dites pas que c'est du roman, j'ai vu pratiquer cela en deux endroits au moins, prestigieux s'il en est ! Mais, à tout prendre, qu'avaient-ils à perdre dans ce genre d'endroit ?

L'exposé général ressemblait platement à ces émissions de télévision spécialisées dans le "capital" ou le "business". La plaquette qui nous fut remise était moins banale, concoctée par de vrais professionnels de la communication, luxueuse et fonctionnelle. Les carrières et postes proposés paraissaient intéressants, voire passionnants.

Puis vint le temps des questions, qui commença, comme souvent, par un silence général. Je me dis avec impatience : quelqu'un devrait se décider,

sinon cet homme va repartir avec une série de dossiers portant tous la mention occulte : "trop timorés : à éliminer". Ouf, on prit l'initiative juste avant que ce ne fût moi.

Je fus soulagé, car l'exercice de la question est à double tranchant. Si vous sortez la bonne, vous intéresserez le staff, ou tout au moins vous l'intriguerez, car on préfère souvent le bon au beau ! Mais si vous posez la mauvaise, malheur à vous ! Vous avez au départ une chance sur dix, vous le savez. Mais là, votre compte tombe alors irrémédiablement à zéro ! Les mauvaises questions sont du genre : "Combien gagnerais-je dans dix ans ?", "Ai-je une possibilité d'avancement ou de responsabilité rapides ?", "Combien et de quelle façon prend-on ici les vacances ?". Comment mémoriser les indignes auteurs de telles impolitesses d'entreprise ? Mais le sous-staff de trois personnes, aidées de la physionomiste du fond, est là pour se partager les risques d'oublis ! Car, bien sûr, aucune note policière ne sera discrètement prise en aparté, c'est interdit par la loi, et trop risqué si ronchons chicaneurs il y avait. Mais vous avez bien compris à présent. Vous avez perçu la règle du jeu : étant donné le nombre incroyable de candidats par poste, toute raison qui donne bonne conscience pour éliminer un candidat aussi valable qu'un autre, et qui a une apparence de "justice", est la bienvenue. Ainsi le recrutement, par la force des choses, devint-il, au fil des années, un véritable parcours du combattant. Encore l'armée en fait quelque chose de bon, de ce sport. Mais ici, j'avais l'impression que ce nouveau type de footing ne menait qu'à des foulures.

Et les questions posées ce matin là furent vraiment très très impolies, au sens deontologiquement correct de la morale clean du grand monde du travail, communément appliquée en France, tout au moins en Informatique.

Vint la pause. Au service : café, jus d'orange, lait, croissants... et nos trois acolytes affables et courtois, ainsi que la belle secrétaire-chef, se faisant sans doute à elle même quelques secrètes remarques sur nos menus.

Tout en soupirant à ce spectacle, je ne fus quand même pas pris au dépourvu devant tant de suspecte générosité, bien inhabituelle au demeurant. Voyons, pensai-je, on me l'a déjà faite : ce n'est pas une douce attention de noble mécène, mais bien la variante alimentaire de

l'ancienne partie "cigarette offerte". Vous prenez du café ? Cela indique l'énergie, à moins que vous n'y mêliez du lait, signe de régression coupable vers la mère. Le thé ? Peu de goût pour les combats ; un bon point pour l'endurance, par contre. Le jus de fruit ? Trahit la paresse et révèle de la faiblesse physique (difficulté à accepter, donc, les fameux retard de projets occasionnant des nuitées d'heures supplémentaires). C'était, of course, avant que l'obsession du "naturel" ne vienne modifier le signifié de ce signifiant ! Un croissant ? Gourmandise coupable, vous risquez de demander trop d'augmentations, à moins que vous ne l'offriez. Selon la destination du don, l'interprétation changera : aux autres, signe de générosité ; au staff, signe de dévouement (sauf en ce qui concerne la "secrétaire", signe précurseur certain d'éventuels troubles dans la sérénité des bureaux, par un goût immodéré pour la séduction). C'était ridicule, mais ça donne quand même meilleure conscience que la sélection par la couleur des chaussettes. Le rôle de Gédéon, qui élimina avant le combat pour Israël tous ceux de ses guerriers buvant à la fontaine, couchés plutôt que lapant brièvement comme chien, est plus anoblissant, certes, qu'un scénario de caprice de potentat arabe. C'était simpliste et même Watson, le fondateur du comportementalisme américain, paix à ses cendres, aurait trouvé à redire à ce protocole expérimental si particulier. Mais cela marchait ainsi dans cette "grande Entreprise". J'aime le sport, je l'avoue. Et aussi la camaraderie à l'armée. Mais ici, le coup de Gédéon ne me disait rien qui vaille. Ca butait trop sur des conneries de cruches à café : imbuvable, sauf pour les fêlés !

A ceux qui me prétendront un peu trop imaginatif et porté au délire de la persécution, je répondrais : qu'avaient donc à faire là nos braves psychologues, d'autant que leur seul travail de la matinée, outre tenir la tasse de thé, fut de ramasser les imprimés habituels ? Ils auraient certes été mieux employés ailleurs.

Nous passâmes, après la collation, à la remise des imprimés avec noms, C.V., profil de carrière souhaité et, bien entendu, l'inévitable lettre manuscrite de motivation, tout cela à remplir et élaborer dûment, puis à remettre sur le champ à nos quatre parangons. Comme déjà la matinée s'achevait, on nous donna généreusement des tickets, en consolation de toute notre patience, pour le restaurant de l'Entreprise, du groupe d'entreprises qui se tenaient dans l'immeuble, devrais-je dire. Curieusement, il n'y eut pas les classiques tests casse-pieds, avec suites

de nombres à poursuivre, et autres faces de dés à compléter. La foule des candidats se dirigea vers l'officine susnommée. En chemin, des affinités se cherchaient déjà entre les uns et les autres. De petits groupes se formèrent donc avant même de s'attabler. (Mais pourquoi même les plus paumés cherchaient-ils un peu de chaleur humaine ?)

Tout en revoyant de loin mon joli petit jardin de cloître Zen, je pensais à la tournure des événements, et que c'était nettement compromis pour moi. Dans une telle logique de sélection, dans une telle ambiance, mes trente ans passés étaient certes un plus gros handicap que mon sac à dos lors de mes périodes d'officier de réserve ! Je décidai donc de m'amuser un brin et d'attirer vaille que vaille l'attention, pour décrocher une place. A tout prendre, on allait jouer un peu ! J'ignorais alors le risque qu'il y avait pour une souris de laboratoire, ou considérée telle, à titiller ainsi aimablement le dragon. J'ignorais aussi à quel point tous ces gens, et ceux qui les chaperonnent, étaient, et sont toujours, affreusement, désespérément sérieux. Et puis, je ne le savais pas encore, mais j'étais déjà ce passant naïf dans un pays hostile, placé, on ne sait pourquoi, au milieu d'une agora vide malgré la foule.

Coïncidence, au moment même où je décidai de monter au créneau dans un mouvement sarcastique et ludique, j'entendis derrière moi le mot "jeu". C'étaient deux de mes challengers qui discutaient. Me joignant à eux, et tout en nous dirigeant vers le restaurant d'entreprise, je me rendis compte qu'ils parlaient du minitel.

"C'est marrant, dit l'un d'eux, tu prends un pseudo, et hop, tu es parti pour une soirée de délire, et tu sors ou tu découvres tous les phantasmes, même les plus saugrenus."

"Ouais, et tu casques, reprit l'autre, car ça coûte cher, ces fariboles !"

"Pas tant. Il suffit de bien choisir ton "36-15", tes jours, et le pseudo de tes correspondants. Je suis tombé une fois sur une bande d'oiseaux rares qui jouaient à une sorte de jeu de rôles. Et quand je leur ai demandé quelles étaient les règles et l'enjeu, ils m'ont répondu qu'une partie du jeu consistait à le deviner."

"Qu'est ce qu'un jeu de rôles ?" demandais-je, car je ne savais rien, mais rien de rien de tout ce beau monde. On me répondit, sans condescendance, plutôt avec entrain :

"Tu prends une belle histoire : le *Seigneur des Anneaux* de Tolkien, la *Quête du Graal*, ou des thèmes historiques comme la geste de Charlemagne, les débuts de la Révolution. Et sur cette ambiance, tu construis une série de personnages en rapport avec le sujet. Par exemple, Charlemagne, Roland, Aude et Olivier, les sarrasins et Turpin, et tout et tout. Tu édites les règles de fonctionnement des personnages avec, en plus, des situations à vivre bien précises : Roncevaux, Aix-la-Chapelle, Carcassonne, etc... Ton but sera, si tu es Roland, de gagner Roncevaux ou de ne pas perdre ton cor si tu ne peux faire mieux ; si tu es Olivier, d'aider à temps le neveu de l'empereur ou de lui prendre sa fiancée. Tous les cas sont prévus, même les plus rocambolesques."

"Mais comment se déroule la partie ?" repris-je.

"Au départ, tu as un total de points selon ton niveau, avec des cotes de force, adresse, connaissance, savoir-faire, magie, une ou plusieurs vies, et des chances de toutes sortes."

"Un peu comme avec les jeux vidéos ?" dit l'un.

"Oui, mais l'ensemble est bien plus souple et, dans certains cas, les variantes de parties sont presque infinies.", reprit l'autre.

Tout cela était bien nouveau, mais curieusement m'amusait assez. Et nous continuâmes la discussion, parce que je voulais en savoir toujours plus. J'étais vraiment intrigué.

"Et comment décide-t-on les situations, leur évolution, les croisements et associations de personnages dans chaque scène ? En un mot, comment est réglée la dynamique du jeu ?"

"On tirait aux dés dans les débuts. Dans certains cas encore, les plus simplistes, c'est souvent comme ça."

"Comme dans le jeu de l'oie des enfants ou les petits chevaux ?"

"Un peu... Mais il y a des moyens plus bizarres, c'est difficile à dire. Ainsi un foulard noué, ou un journal laissé sur un banc servira de signe,

si c'est l'indice authentique, et orientera dans telle ou telle situation."

"Un foulard ? Un banc ? Mais je croyais que l'on restait assis à la même place dans la même pièce ?"

"Oh non ! Pas dans les jeux dits "en grandeur nature" !"

"Mais, ma parole, comme aux jeux de piste des scouts ! Seigneur, voilà qu'on a remplacé la forêt de nos aïeux par la jungle des cités modernes ! Tout passe... Au fait ! Il faut donc une sacrée organisation pour tenir une telle évolution des parties dans ces reconstitutions quasi holywoodiennes!"

"Oui, il y a d'ailleurs un "meneur de jeu", avec des assesseurs le cas échéant. Il est souverain arbitre et il faut un drôle de savoir-faire pour tenir ce rôle."

"Et quel est l'enjeu de ces parties ?"

"Souvent le droit de rejouer ! Parfois de l'argent, mais c'est interdit par la loi. Pour ceux dont nous parlions tout à l'heure, les gars à pseudo, l'enjeu devait être considérable, bien que je n'ai pu deviner lequel."

"J'imagine que le minitel est devenu une aubaine pour tous ces dingues. Moi, pour ce que je pense de ces jeux de l'oie améliorés !"

On voit l'estime que je portais à l'époque au "Très Noble jeu de l'Oye" comme on disait à l'époque des perruques poudrées, de tous les comploteurs confus style "affaire du collier de la reine, et autres Cagliostro, l'ennemi acharné du vrai comte de Saint-Germain.

Cette aimable conversation, et celle qui suivit, nous permirent tout de même de passer agréablement le temps du repas et du café sur la terrasse. Nous nous sentions prêts à recommencer les épreuves de sélection. Il était alors treize heures et donc quasiment midi vrai solaire, mais personne ne suivait le rythme de cet astre, en ces lieux.

On nous sépara en deux groupes pour tout le reste de la journée. L'un devait subir (oui, c'est bien le mot !) individuellement "l'entretien personnel", l'autre une "épreuve collective", puis on permutait.

M'échut le groupe commençant par "l'épreuve collective". Après avoir disposé en rond les tables dans la pièce, (comme pour une conférence de l'ONU, ma parole !), on nous expliqua le jeu, car c'en était un, du moins en apparence. Un crime avait été commis dans un village, quelque part en une villa isolée ; et suivait une liste de rapports, dans le style des comptes-rendus de Gendarmerie, relatant les dires de voisins, parents, amis, etc... Un de ces témoins était l'assassin, et il fallait le découvrir. Mais la compilation de ces textes ne permettait pas de trouver. On avait droit à une question, une seule, censée représenter un ultime complément d'enquête. A nous de nous dém., euh, de nous débrouiller, pour demander le bon indice. Le groupe serait jugé sur cette réponse et la façon de le trouver. Il s'agissait de structurer une équipe, de tester la rapidité d'intégration de chacun de ses membres, et de la voir fonctionner.

J'avais bien entendu : le groupe ! On faisait dans la charrette maintenant, pour les sélections de candidats... Plus facile encore, plus élégant certes que le coup du breakfast de dix heures, qui ne devait être qu'un raffinement auxiliaire ! Et nettement plus original ! (Plus sûr aussi, pour un passe-droit : il suffisait de connaître, avant le jour des épreuves, le mot de passe, pardon, le nom du mystérieux assassin. La porte du bel emploi s'ouvrait alors facilement pour l'initié ; et aussi, d'ailleurs, pour l'heureux groupe qui aurait eu, sans le savoir, la joie de l'inclure en son sein, en vertu du principe courant dans le milieu : "on ne change pas une équipe qui gagne"). J'aurais préféré comme thème la découverte d'un espion industriel, plutôt qu'un banal crime bourgeois, vu le cadre. Mais enfin, je fis contre mauvaise fortune bon coeur, et me tins prêt à la mêlée.

L' "animateur" se mit en retrait, lança : "pas plus de trois quarts d'heure", et tout commença.

Tout cafouilla, au début. Je savais ce qu'il fallait faire : prendre la parole, énoncer les règles, suggérer la nécessité d'un chef de séance et décrire ses prérogatives. Soit : faire participer tous les intervenants, tout en maintenant l'ordre. Bref, être un bon régulateur de séance. J'aurais pu l'être. D'ailleurs, eh oui, c'est ainsi ! Personne n'avait voulu assumer ce rôle. Mon erreur fut de ne pas agir derechef. Je ne voulais pas paraître autoritaire, et puis j'étais intérieurement trop

en retrait, trop spectateur, trop au courant des ficelles sociologiques pour rester combatif. Je laissai faire, cela m'amusait plus ! Il arriva ce qui devait arriver. Ce fut informel, brouillon, hésitant et, pour couronner le tout, on fit une erreur de choix dans la réponse finale. Le groupe avait échoué. Le bide retentit dans le silence des consciences, ramenées à la dure réalité des sophistications de la dynamique de groupe (ou bien des manipulations des psy-machins, allez savoir !). Il ne me restait donc plus que l'entrevue individuelle, si je voulais encore me distinguer du lot. Mais le voulais-je encore ? Un banal jeu, au fond. Mais je me sentais coincé entre les tests imbuables et les assassinats foireux et, surtout, l'impérieuse volonté de trouver un "bon job". Me rendraient ils gaga ?

J'avais été frappé, durant tout ce temps, par la négligence du psychologue de service, son mépris larvé pour son travail. Il avait adopté durant la séance, puis ensuite avec ses collègues, le sans-gêne dans ses façons de procéder et de commenter les "cas", le manque de pudeur total vis à vis de tout ce qui survient. Des infirmiers et des médecins d'hôpitaux lorsqu'ils assument, en salle de garde, un service de nuit, en auraient fait autant. Mais ici, il ne s'agissait pas de brutales menées chirurgicales, mais bien de savantes descentes en règle, de gens que rien ne préparait aux méandres retors de la psychologie appliquée. Et l'entrevue m'offrit bien d'autres surprises.

C'était le petit gros au doigts boudinés qui s'y collait. Je m'assis tandis qu'il fouillait pour retrouver mon dossier.

"Mr de Sainte, pourquoi avez-vous choisi, vous polytechnicien, un poste chez nous ?"

La voix était désagréable et le ton agressif. Je répondis donc sur le même registre, puisqu'on m'y avait si cordialement invité.

"de Sainte-Mère-le-Palefroy est mon nom complet, mais vous pouvez laisser tomber le palefroy."

Il se radoucit, mais reprit, sur le ton du fonctionnaire de police s'apprêtant à capter sa proie :

"Mr de Sainte-Mère, pourquoi avez-vous choisi, vous polytechnicien, un poste chez nous ?"

"L'attrait pour les fonctions que vous proposez"

Il osa continuer sur le ton de l'ironie :

"Quel âge avez-vous ?"

"Vous savez, ça fait longtemps que je n'ai plus sept ans."

"Vous avez fait vos dix-huit ans, ça je le sais aussi, mais je ne sais pas où."

Cela devenait à la fois badin et grotesque, mais on ne jouait pas à fleurets mouchetés. Chacun devait pouvoir déstabiliser l'autre. Dommage que la conversation ait prit cette tournure dès le départ, car je m'amusais déjà. De temps en temps, quelque chose de sérieux, de professionnel, était pourtant abordé, et puis, toc, la question qui recroise un élément du C.V. ou une interrogation complètement hors sujet.

"Combien y a-t-il d'eau sous les ponts de Paris ?" (sic)

"Le même cubage que l'an dernier à la même époque."

(Quelle connerie, poser des questions pareilles !)

"Bon, alors, vous m'avez dit avoir travaillé chez T. Qu'en avez-vous retenu ?"

Au fil du dialogue, j'entrevois ses préoccupations, je devinais ses goûts personnels. Il finit même par parler de lui. C'était un tour de force, mais un bon départ pour ce que je voulais faire de la suite de l'entretien. L'âme humaine est ainsi faite que, si vous arrivez à lui faire plaisir, fût-ce un instant, vous marquez un point, car on se souviendra de vous à cause de ce genre d'infime gratification. C'est idiot, mais ça marche comme ça. J'avais pris maintenant un bon chemin, songeai-je, quand soudain je vis :

Au revers de son veston il y avait un pin's, et c'était le même que m'avait décrit Théo.

Aucun doute là dessus. Sans réfléchir (j'aurais du), je lançai :

"Où avez-vous donc trouvé ce pin's ?"

Gêne en face, mais on finit par répondre :

"Oh, un vague souvenir universitaire, rien de plus. Mais ce sont des choses qui me concernent personnellement, pas professionnellement, Mr de Sainte-Mère."

Quand un psychologue en est à sortir le vieux poncif du cloisonnement étroit entre la vie professionnelle et la vie privée, alors qu'il expliquait, quelques instants avant, le ridicule qu'il y avait à tenir cette attitude dans la vie moderne, je me dis qu'il y avait quelque chose. Et puis, intrigué par le songe-avertissement de Théo, je voulais certainement en savoir plus. Mais tout ça, à l'époque, m'amusaient encore beaucoup. Donc, j'essayais de prêcher alors le faux pour avoir le vrai :

"Vous savez, on a failli me remettre le même récemment. Curieuse coïncidence, non ?"

"Ah bon ?... "

Il baissa la tête, sembla rechercher quelque chose dans ses dossier. Puis il se redressa soudain, me regardant droit dans les yeux, et dit doucement sur un ton très bas mais nettement détaché :

"Que pouvez-vous me dire sur terre ?"

Cela devait être une sorte d'appel à un mot de passe. C'était excitant. Tout émoustillé par l'échec, par le bide du jeu de l'enquête précédente, j'avais décidé de jouer, de m'amuser à fond. Et ça devait effectivement être cela : un mot de passe. Je cherchais le piège du jeu de mots pour ne pas tomber dedans. Je compris : il fallait entendre "Terre" et non "terre". C'était là de la télépathie pure. Je cherchais avec mon cerveau subitement véloce, et tout cela en un temps d'éclair, quelque chose qui devait correspondre à la réponse attendue. A la vitesse de la lumière, je crus trouver :

"Certains l'appellent "Notre Mère à tous", répondis-je."

Il se décontracta. Cela devait être ça, la réplique. Mais malheureusement je fus entraîné par je ne sais quel élan d'imprudence et de sincérité et je rajoutai en plus :

"Mais je n'en suis pas si sûr."

C'était la gaffe. Il se redressa comme électrisé, sortit de sa chaise, ouvrit la porte en me lançant :

"L'entretien est terminé, vous en avez maintenant fini ici."

"Mais ? "

"Non, non, c'est tout bon. Vous aurez une réponse prochainement... Je vous le promets de toutes façons. Adieu."

Pas de main serrées, mais un sourire assez sinistre et conventionnel.

On avait conclu, donc. Ce fut alors très rapide, comme une éjection soudaine. (Pas content content, gros boudiné !) Il ne me resta plus qu'à sortir, à prévenir à l'entrée, au standard, que j'en avais fini, et je ressortis assez abasourdi, je dois le dire, de tout cela.

Le soleil dehors me fit du bien.